





PRÉSENTE
UNE PRODUCTION RADAR FILMS – ÉGÉRIE PRODUCTIONS

PIERRE **RICHARD** EDDY **MITCHELL** ROLAND **GIRAUD** ALICE **POL**

LES VIEUX **FOURNEAUX**

RÉALISÉ PAR **CHRISTOPHE DUTHURON**

D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE PHÉNOMÈNE CRÉÉE PAR **WILFRID LUPANO** ET **PAUL CAUJET** AUX ÉDITIONS DARGAUD
SCÉNARIO **WILFRID LUPANO**

DURÉE DU FILM : 1H29

LE 22 AOÛT AU CINÉMA

DISTRIBUTION

GAUMONT
QUENTIN BECKER
TÉL. : 01 46 43 23 06
QUENTIN.BECKER@GAUMONT.COM

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.GAUMONTPRESSE.FR

RELATIONS PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
DOMINIQUE SEGALL
APOLLINE JAOUEN
TÉL. : 01 45 63 73 04
DS@DOMINIQUESEGALL.COM
APOLLINE.JAOUEN@GMAIL.COM

SYNOPSIS



D'après la bande dessinée phénomène.

Pierrot, Mimile et Antoine, trois amis d'enfance de 70 balais, ont bien compris que vieillir était le seul moyen connu de ne pas mourir et ils sont bien déterminés à le faire avec style !

Leurs retrouvailles à l'occasion des obsèques de Lucette, la femme d'Antoine, sont de courte durée... Antoine tombe par hasard sur une lettre qui lui fait perdre la tête. Sans fournir aucune explication à ses amis, il part sur les chapeaux de roue depuis leur Tarn natal vers la Toscane.

Pierrot, Mimile et Sophie, la petite fille d'Antoine, enceinte jusqu'aux yeux, se lancent alors à sa poursuite pour l'empêcher de commettre un crime passionnel... cinquante ans plus tard !



ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE DUTHURON RÉALISATEUR DES VIEUX FOURNEAUX

Comment êtes-vous arrivé sur ce film ?

Un coup de chance ! Le projet était presque bouclé. Les comédiens principaux étaient choisis, le scénario était pratiquement achevé, les dates de tournage étaient arrêtées... Il ne manquait que le réalisateur ! J'ai pris mon bâton de pèlerin et suis allé voir les deux producteurs...

Vous n'aviez jamais réalisé de film. À votre avis, pourquoi votre candidature a-t-elle été retenue ?

Je ne sais pas exactement. C'était peut-être la seule ! (*Rires*) En tout cas, je peux être reconnaissant à Clément et Mathieu, peu de producteurs auraient fait ce pari. Mon travail avec les acteurs au théâtre, dont Pierre Richard, a peut-être joué. Et puis il se trouve que je suis un fan

absolu des *Vieux Fourneaux*. Je les ai connus, si j'ose dire, à leur naissance, en 2015. J'ai eu immédiatement le sentiment d'avoir trouvé une perle. Je n'ai pas été le seul. L'album a reçu le prix du public à Angoulême dans la foulée de sa parution et il est devenu un phénomène de librairie. Non seulement je les relisais régulièrement, mais je les offrais à mes copains pour les anniversaires !

Qu'est-ce qui vous avait séduit tant que ça dans le premier album ?

Tout ! (*Rires*) Au premier coup d'œil, le graphisme. Les personnages de Paul Cauuet, son souci de la mise en scène, de la fluidité, sa maîtrise du « rythme » de lecture. C'était une BD en droite ligne de cette école franco-

belge que j'admire tant, et, en même temps, elle avait une personnalité singulière, un style qui ne ressemblait à aucun autre. Elle ne copiait personne. C'est rare. Et puis la langue sublime de Lupano, bien sûr. C'est à la fois goguenard, rigolard, anar, vachard, transgressif, nostalgique et... plein d'humanité. Le tout avec une faconde que j'affectionne particulièrement puisque c'est celle de mon Sud-Ouest natal !



Dans le film, LES VIEUX FOURNEAUX parlent comme Wilfrid Lupano les fait s'exprimer dans la BD. La syntaxe de leur langue est riche ; leurs mots sont choisis ; et leurs phrases, finies. Si on écrit encore comme ça, on ne parle presque plus jamais de cette façon-là...

Ils ont le style de leur âge ! C'est un contre-pied assez gonflé à la mode. Aujourd'hui, par peur de faire littéraire, ou par souci de naturalisme, on peut avoir tendance à écrêter les choses, à banaliser la forme. C'est dommage, parce que bon nombre de gens, dont je fais d'ailleurs partie, ont la nostalgie des dialogues à l'ancienne.

Quand je suis arrivé sur le projet, son écriture n'était pas terminée. Wilfrid, attendait, pour finaliser son script, de connaître celui (ou celle) qui réaliserait le film. On a donc beaucoup travaillé ensemble.

De quelle façon ?

Tout était là, je suis surtout intervenu sur la structure. « Visser les boulons », comme dit Wilfrid. Essayer de faire résonner les intrigues de chaque personnage autour d'une thématique et d'un enjeu communs

pour donner une colonne vertébrale à l'ensemble. Cette thématique est le rapport au passé avec lequel chacun entretient un rapport particulier. L'un le fuit, l'autre l'ignore, un troisième veut le rectifier à coup de fusil, et la dernière se demande ce qu'elle va faire de tout ça ! Mais le but n'était que de valoriser l'univers en place, certainement pas d'en modifier le contenu ou de m'approprier quoi que ce soit. Étant scénariste à la base, j'ai un infini respect pour l'auteur. Wilfrid l'a sans doute senti et a formidablement joué le jeu.

Lors de la préparation du film, avez-vous pensé aux fans de la BD ?

Forcément, puisque j'en suis un ! (*Rires*) J'ai, en tout cas, essayé de désamorcer leur défiance et de limiter leurs motifs de déception. J'avais un atout formidable : Wilfrid Lupano faisait le script ! Quand un auteur planche lui-même sur la transcription de son ouvrage, cela minimise quand même beaucoup les risques de trahison et/ou d'appauvrissement !

Pour ma part, j'ai travaillé à ce que le film ne soit pas une simple retranscription visuelle de la BD. En

BD, le lecteur impose son propre rythme, rempli lui-même l'espace entre les cases. Le spectateur, non. La difficulté n'est donc pas de suivre ce qui est écrit mais d'être le plus fidèle possible à... ce qui ne l'est pas ! J'ai essayé de toujours garder en tête mes premières impressions de lecteur, de tout ce pour quoi j'avais aimé les albums. Ensuite, comment donner chair à des personnages de papier ? Il me fallait construire une troisième dimension. Même caractérisés, personnalisés comme ils le sont (si bien) dans la BD, pour que des acteurs en chair et en os puissent leur donner vie, il faut les ancrer dans une réalité, leur inventer des sous-textes, leur trouver une humanité, une cohérence et une... continuité...

Pour cela, on s'est beaucoup appuyé sur nos comédiens, leur vitalité, leur humour et leur implication. Mon expérience de metteur en scène de théâtre m'a également beaucoup aidé. Je n'étais pas en terre complètement inconnue. (*Rires*)



Et en ce qui concerne le traitement purement visuel du film, comment avez-vous procédé ?

Avec Laurent Machuel, le chef-opérateur, on n'a pas cherché à reproduire à la lettre l'univers visuel des *Vieux Fourneaux*, mais d'abord à en restituer l'esprit. On a voulu retrouver cette grammaire de cases en privilégiant les plans fixes. Ça correspond à la notion BD, mais aussi à la narration des grandes comédies classiques. Finalement, suivre un personnage à la caméra atténue voire annule sa vitesse. Rien n'est plus rythmé que les entrées et sorties de champ. On a ensuite voulu être esthétiquement «un peu plus que vrai», au début du film, quand on est dupes du «cinéma» que nous font LES VIEUX FOURNEAUX... puis de «déshabiller» l'image, être plus réalistes, au fur et à mesure que le passé vient les recoller au sol. Ce qui est amusant c'est qu'au final, même si on avait laissé les albums de côté pendant ce travail, beaucoup de nos choix pour découper et raconter les scènes se sont avérés être les mêmes que ceux de Paul Cauuet au dessin.

Et puis il y a les flash-backs. C'est l'ADN de la série. Initialement, il était question de faire des flash-backs narratifs, objectifs, c'est-à-dire de tourner ce qui était écrit, mais dans une colorimétrie légèrement modifiée. J'ai préféré qu'ils soient subjectifs, qu'ils portent l'empreinte du personnage qui les raconte, pour privilégier l'émotion. La fameuse troisième dimension. Cela donne la rêverie d'Antoine, le réquisitoire de Sophie, etc...

À l'intérieur de ces choix de tournage, vous êtes-vous quand même senti libre de réaliser le film que vous vouliez ?

Absolument. Paul Cauuet m'a d'ailleurs décomplexé à ce sujet lorsqu'il m'a avoué prendre parfois beaucoup de liberté d'interprétation dans sa mise en scène. Et puis en lisant l'intégrale de l'œuvre de Wilfrid, j'ai vu

à quel point il peut varier les styles et registres. Ça m'a autorisé à envisager ces petites sorties de routes visuelles comme la séquence d'animation.

Quand vous avez rejoint le projet, le casting était fait. Mais, à votre avis, pourquoi a-t-on distribué ces trois acteurs-là dans les rôles des Vieux Fourneaux ?

Franchement, pour moi, la question ne se pose pas. Quand on les voit à l'écran, il me semble évident qu'ils étaient les meilleurs, ensemble et séparément, pour être ces trois Vieux Fourneaux ! Après, je veux bien croire que leur trio n'a pas dû être si facile que cela à constituer. D'abord, il fallait trouver des comédiens qui acceptent de jouer ces rôles, c'est-à-dire des comédiens qui acceptent de reconnaître qu'ils ne sont plus si jeunes ! (*Rires*) Ensuite, ces comédiens devaient pouvoir, chacun, ressembler, physiquement, à un des personnages dessinés par Paul Cauuet... tout en étant cohérents avec les caractères écrits par Lupano. En même temps, il fallait qu'ils soient «compatibles» entre eux, que le trio fonctionne... On peut dire qu'on a eu de la chance d'avoir ces trois-là !

Pierre Richard, Eddy Mitchell et Roland Giraud n'avaient jamais tourné ensemble. Avez-vous eu peur, que sur le plateau, ça ne fonctionne pas bien entre eux ?

À dire vrai, non ! Chacun de leur personnage était si bien dessiné et si riche, qu'il n'y avait pas d'ambiguïté possible. Aucun ne pouvait avoir la tentation d'aller empiéter sur le territoire de l'autre. Quant à leur entente professionnelle et amicale, je ne l'ai jamais mise en doute. Pierre, Roland et Eddy ont tous les trois dépassé depuis longtemps leurs problèmes d'ego, si tant est, d'ailleurs, qu'ils en aient jamais eus. Ce sont des bons vivants qui ont, en partage, le talent, le rire et le sens de la dérision. Ma seule petite appréhension, comme c'était mon premier film, était de savoir s'ils



m'accepteraient comme directeur d'acteurs. J'ai eu de la chance ! Pierre, que je connais depuis longtemps, et avec qui j'ai monté trois spectacles, m'a tout de suite donné une légitimité auprès de toute l'équipe. En plus d'être le comédien que l'on sait, Pierre est un homme d'une grande générosité.

Comment avez-vous réussi à transformer Pierre, en Pierrot, Eddy, en Mimile et Roland, en Antoine ?

En fait, ils étaient tellement bien distribués que cela a été assez facile. Physiquement, Pierre est assez proche de Pierrot, il en a le côté échalas et la blancheur des cheveux. Il a juste fallu lui dégarnir le front et l'affubler de grosses lunettes, des noires rectangulaires à la place des rouges arrondies qu'il porte souvent dans la vie. Roland aussi a un physique qui se rapproche de celui de son personnage, Antoine. Il en a, en tout cas, la stature et la sévérité de la mâchoire. On lui a quand même demandé de se décolorer les cheveux en blanc. Après avoir fait un peu la grimace, le grand acteur qu'il est a finalement accepté sans trop barguigner ce petit sacrifice. Le personnage qui nous a posé le plus

grand problème a été celui de Mimile, tenu par Eddy. Dans la BD, c'est un petit gros dégarni. Autant dire qu'on est loin de la prestance et l'insolente jeunesse d'«Eddy Mitchum», comme je m'amusais à l'appeler. Le «personnage» Eddy dégage surtout de la force. Or, la drôlerie des Fourneaux tient aussi à ce que ce sont des «petits» vieux avec de grandes gueules. Il a donc fallu créer ailleurs ce décalage. Lui trouver une «faille» pour qu'il nous touche immédiatement. Il y a la posture voutée, le corps cassé, bien sûr, mais surtout une tentative un peu ridicule – parce que perdue d'avance – de retenir l'image de sa jeunesse. Je n'en reviens toujours pas qu'Eddy ait accepté la teinture de cheveux corbeau et la moustache dessinée au crayon.

Mis à part Pierre, vous ne connaissiez pas les membres de ce trio. En quoi vous ont-ils surpris ?

Je connaissais bien Pierre, mais je l'avais surtout vu travailler en solo. J'ai découvert qu'il a un formidable esprit d'équipe. Il a été la cheville ouvrière du trio, et même de toute la distribution. Sa manière de jouer avec les autres est très généreuse, tout en étant d'une

précision diabolique. Pour les autres, il est difficile de parler de «surprise», parce que je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre. Ce qui m'a quand même épaté, c'est leur jeunesse. Voilà des hommes qui arrivent avec les valises chargées, de leur carrière, leur parcours personnel, leur image, leur âge, et qui sont pourtant d'une légèreté et d'un appétit presque enfantins. Ils ne se présentent pas avec leur notoriété en bandoulière, et nous la font au contraire vite oublier. Ils ne laissent pas le prix sur le cadeau. Sans doute parce qu'ils ne sont plus en conquête, n'ont rien à prouver à personne. Ils sont revenus à l'essentiel. La vie. Les autres. Boire, manger, et...rire. Sur le plateau, j'ai eu davantage à les calmer qu'à les stimuler ! Mais attention. Cet appétit de vie ne les empêche pas d'être de gros bosseurs. N'oublions pas qu'ils sont tous passés par le théâtre. Ils ont donc tous les trois une grande rigueur dans le travail.



Parlez-nous d'Alice Pol qui a une partition importante dans le film...

Importante et difficile, et délicate. Son personnage n'est pas le quatrième mousquetaire du film. Elle est en contrepoint. Elle ne devait donc pas céder à la tentation de se laisser emporter par la « bande ». Quand on sait la puissance comique d'Alice, c'était un drôle d'exercice que de la contenir au contraire et de beaucoup intérioriser. Elle a été pour cela un modèle d'écoute, d'humilité, de disponibilité, et de... talent. Ce qui fait qu'elle a très vite trouvé sa place au milieu des trois lascars.

Le générique vous crédite de la musique du film...

Oui, j'avoue avoir « commis » les thèmes musicaux du film. (*Rires*) Mais, pour être tout à fait honnête, je ne me vois pas vraiment compositeur. Je soumetts des mélodies au piano à Yannick Hugnet qui, lui, est un vrai musicien. On s'amuse à tordre les thèmes dans des styles et des rythmes différents, à chercher des sonorités, en fonction de l'usage qu'on veut en faire, et il se charge de l'orchestration. J'ai tendance à dire que je lui donne des notes et que, lui, en fait de la musique. Comme j'avais travaillé de cette manière avec lui pour le théâtre et la télévision, je me suis dit qu'on pourrait poursuivre avec le film. Qu'est ce qui m'a pris ?! Je me suis dit que c'était peut-être la dernière fois que j'aurais l'occasion d'entendre un orchestre s'emparer de tout ça... mais c'est surtout un culot que je n'aurais jamais eu si Yannick n'avait pas été là.

Ces sonorités sont très années 1970...

Je voulais des musiques qui rappellent le charme de ces années-là, qui furent celles de la pleine maturité de nos « Trois Fourneaux ». Et je voulais aussi que ces musiques arrivent à caractériser les personnages principaux du film. Pour cela, on a donc composé

quatre thèmes, qu'on a orchestrés différemment. Celui de Lucette est assez intemporel, celui de Berthe, plutôt nostalgique, celui de Sophie, plus naturel, moins sophistiqué, avec une guitare prépondérante, et enfin celui de nos Fourneaux. Parce que ces trois-là traînent des casseroles, ce thème a une orchestration plus cuivrée, plus ouvertement seventies. C'est le seul qui évolue tout le long du film, au gré de l'histoire. Il est tour à tour joyeux, dynamique, mélancolique, italien, etc.

Dans quel genre classez-vous LES VIEUX FOURNEAUX ?

Pourquoi faudrait-il le classer ? C'est la drôle d'histoire de petits hommes confrontés à de grandes choses, la vie, l'amour, la mort, l'amour, la trahison, le temps qui passe. Ça coche toutes les cases. Les producteurs disent que c'est une comédie populaire. Wilfrid y voit un mélodrame rural ! Et au fond ils ont tous raison !

Vous aimeriez que les gens portent quel regard sur le film ?

J'aimerais que, en sortant de sa projection, leur regard sur la vieillesse ait changé. Ces trois types sont magnifiques, tellement drôles, tellement libres ! Plus on vieillit, plus on se débarrasse des oripeaux de la bienséance et des faux semblants. On ne se sent plus dans l'obligation de séduire. On voyage plus léger. Au fond, c'est l'envie de vieillir, que je voudrais qu'on ressente. Qu'on se dise que le meilleur est peut-être à venir !

Quels sont vos projets ?

J'avais coécrit un scénario avec ma compagne. Elle va bientôt le réaliser. Nous sommes dans les derniers préparatifs du tournage. Le film s'appellera BELLE-FILLE. J'ai peut-être aussi un autre projet de théâtre avec Pierre. Mais, chut ! Il est encore trop tôt pour en parler.



ENTRETIEN

AVEC PIERRE RICHARD INTERPRÈTE DE PIERROT

Mis à part les albums de *Tintin et Milou*, qu'enfant je dévorais avec un plaisir fou, ceux de *Blueberry* ou encore ceux de *Gaston Lagaffe*, que j'ai failli incarner il y a une trentaine d'années pour le cinéma, excepté aussi quelques productions d'Enki Bilal, je ne suis pas un grand lecteur de BD. Cela pour dire que lorsque j'ai reçu le scénario des *Vieux Fourneaux*, je n'avais aucune idée de son contenu. Comme il y avait le mot «vieux» dans le titre, j'ai ouvert le script avec circonspection : j'ai craint qu'il ne s'agisse d'un de ces rôles que je refuse systématiquement, ceux de personnes âgées enchaînées à une perfusion et arrimées à un déambulateur. Moi, je veux bien jouer les vieux, à

condition qu'ils soient rigolos, irrespectueux, emmerdeurs, contestataires, en quelque sorte, insupportables. Avec Pierrot, j'étais comblé !

J'ai été d'autant plus enthousiaste que, premièrement, ce vieux rebelle fantasque était confronté à deux autres gaillards du même acabit (ça promettait de déménager sur le plateau !) et que, deuxièmement, l'histoire de ces trois-là s'embarquant pour un incroyable road-movie du Sud-Ouest jusqu'en Italie était, jusqu'au mot «fin», d'un burlesque à la fois pétaradant et transgressif, très architecturé aussi, et sans «ventre mou» ! Pour comble

de bonheur, les dialogues étaient tellement bons que j'avais l'impression de lire du Michel Audiard ou de l'Alphonse Boudard.

Je me suis immédiatement précipité sur la BD, que évidemment, j'ai adorée. J'ai vite compris pourquoi le film et l'album avaient la même drôlerie et la même force subversive : leur auteur était une seule et même personne, Wilfrid Lupano ! Je fais cette précision pour les fans de BD qui redoutent, souvent à juste titre, que le passage de celle-ci au grand écran par une tierce personne ne se traduise par un amoindrissement de son contenu.



Outre la perspective de devenir ce Pierrot qui, tout sauf lunaire, distrait et malchanceux, me changeait de mes rôles habituels, ce qui me réjouissait dans cette aventure, c'était de la partager avec Eddy Mitchell et Roland Giraud. Je n'avais encore jamais travaillé avec eux, j'avais tout juste, jadis, croisé Roland à moto, mais j'avais la certitude que notre trio allait bien fonctionner. Je ne me suis pas trompé. Bien que nos méthodes de travail soient assez différentes (Roland et moi, qui sommes des angoissés, préparons beaucoup, Eddy, qui est plus décontracté, fonctionne plus à l'instinct), on s'est follement amusés. Ensemble, et chacun dans son personnage. Je me suis surtout découvert une formidable affinité de jeu avec Eddy, avec lequel je jouais, pour ainsi dire, en binôme, puisque le scénario voulait que nous courions tous les deux après Roland pour l'empêcher de faire des conneries. Avec lui, j'ai eu l'impression de former un vrai couple de cinéma, un tandem à la Laurel et Hardy ou à la de Funès et Bourvil. Je n'avais pas éprouvé cela depuis les films tournés avec Gérard Depardieu. Notre duo avec Eddy fonctionnait même lorsque nous ne tournions pas. Il suffisait qu'on arrive ensemble quelque part pour aimer les regards. C'était très inattendu. Ça a été plus qu'agréable.



Jouer avec Alice Pol s'est révélé également délicieux. Sans doute parce qu'elle est très drôle, on a dit d'Alice qu'elle est un peu mon double féminin. Mais elle peut être aussi très émouvante.

Dans la BD, Pierrot est, visuellement, un drôle de coco. Il est myope comme une taupe, porte de grosses lunettes, a le front très dégarni, est habillé comme l'as de pique et tire sur des clopes roulées main. Je n'ai pas eu à pousser trop ma nature profonde pour lui ressembler. Dans la vie, je ne suis pas l'homme le plus coquet du monde, il m'arrive de porter des lunettes, notamment pour aller au théâtre et jusqu'à ce que j'arrête de fumer, je roulais aussi mes cigarettes. Mis à part le caractère, le sien étant beaucoup plus rebelle et bougon que le mien (*Rires*), Pierrot et moi, on était assez voisins.

Un autre des grands bonheurs de ce tournage a été de travailler sous la direction de Christophe Duthuron. Bien que je le connaisse depuis plus de vingt ans et que j'aie déjà fait trois spectacles avec lui, il a quand même réussi à m'épater. C'était son premier film, mais il nous a tout le temps fait croire qu'il connaissait par cœur, depuis longtemps, la machine cinéma. Sa direction d'acteurs m'a fait penser à celles de Francis Veber et d'Yves Robert, jusqu'à présent inégalées



pour moi. Elle est d'une précision méticuleuse, presque maniaque, ce qui a l'énorme avantage pour un interprète de toujours savoir où il va. Christophe est en outre un être aussi exquis qu'intelligent, et il est doté aussi d'un grand sens de l'humour. Je trouve que toutes ces qualités se ressentent dans le film.

Je suis content d'avoir participé à ces VIEUX FOURNEAUX. La charge comique poétique et provocatrice de ce film m'enchant. C'est de la « belle ouvrage », et je ne dis pas cela de tout ce que je tourne.

Mes projets ? À court terme, sans doute une reprise de mon *Petit éloge de la nuit* au théâtre de l'Atelier. À plus longue échéance, j'espère, un « road-movie » sous la direction d'Olivier Rosenberg.



ENTRETIEN

AVEC EDDY MITCHELL INTERPRÈTE DE MIMILE

Quand on me demande pourquoi j'ai joué dans un film, invariablement ma réponse est : parce que j'en ai vraiment aimé le scénario. Au ciné, je peux ne faire que ce qu'il me plait. Je peux m'offrir le luxe de choisir. Je suis un enfant gâté. *(Rires)*

Pour LES VIEUX FOURNEAUX, j'ai trouvé à la fois marrante et très originale l'histoire de ces trois anciens anars au caractère bien trempé, qui arrivent à former un trio de copains qui fonctionne, malgré leurs engueulades, leurs différences et leurs divergences de points de vue. Je ne connaissais pas du tout la BD originelle. Mais après

avoir lu le script, je me la suis procurée pour voir à quoi ces trois types ressemblaient sous les coups de crayon de leur dessinateur.

Je ne sais pas pourquoi, parmi ces trois «Fourneaux-là», on m'a proposé d'être Mimile. Mais ça tombait bien : il se trouve que je le trouvais très drôle. J'ai toutefois été surpris par cette proposition parce que, dans l'album, Mimile est costaud et râblé, et donc physiquement, assez éloigné de moi. Personnellement, pour l'incarner, j'aurais plutôt vu un acteur à la Bernard Blier. Mais bon ! Le choix de la distribution ne me regardait pas. Ce qui me concernait, en

revanche, c'est la bobine qu'on allait donner à Mimile dans le film. Dans la BD, Paul Cauuet, le graphiste, l'a dessiné très déplumé. Pour évoquer ce début de calvitie, on m'a demandé de me couper les cheveux. Ensuite, tous les jours, on me les plaquait vers l'arrière. Si on ajoute le temps du maquillage, ce petit exercice me prenait environ deux heures. En plus, on me teignait, chaque jour aussi, en noir geai, ce qui n'est pas vraiment mon genre ! *(Rires)*

Ce qui m'a intéressé, et je l'ai pris comme une petite performance, ça a été de faire ressentir ce que ce Mimile, aussi hâbleur que bougon, cache comme humanité. Ça a



été de faire comprendre que, sous son côté vieux beau, se planque un mec qui, en réalité, a un cœur gros comme ça et une sensibilité de pâquerette. On peut appeler ça un « challenge ».

Sur le plateau, peut-être inexplicablement, je n'ai plus pensé au Mimile de la BD. J'ai surtout suivi les indications de jeu de Christophe Duthuron. Il avait beau être un bleu en matière de réalisation de ciné, il connaissait son affaire mieux que certains cinéastes soi-disant confirmés. C'est un passionné qui a le sens du détail et surtout celui de la direction d'acteurs. Je lui souhaite une grande réussite professionnelle.

Je n'avais encore jamais travaillé ni avec Pierre Richard ni avec Roland Giraud. Pierre, je ne l'avais même jamais rencontré. Quant à Roland, je l'avais croisé il y a longtemps chez Coluche au moment de la création des Restos du cœur. Travailler avec eux a été très agréable. D'abord, il n'y a eu, entre nous, aucun problème d'ego. Ensuite Pierre et Roland sont, comme moi, je crois, des pros qui connaissent bien leur affaire. Et enfin, ce sont, comme moi aussi de bons vivants. À nous trois, si j'ose dire, on faisait « la paire » ! Notre trio est unanimement tombé sous le charme, le talent et la gentillesse d'Alice Pol.

Je ne suis pas du genre à me confondre en compliments, mais j'ai vraiment beaucoup aimé tourner LES VIEUX FOURNEAUX. Une histoire d'amitié comme celle-là, pleine de drôlerie, de burlesque, d'humanité et qui, en plus, se passe à la campagne, loin des faux-semblants et des maniérismes parisiens, ça ne court pas les écrans !

Pour l'instant, je n'ai pas d'autre projet de cinéma. Je prends des vacances !



ENTRETIEN

AVEC ROLAND GIRAUD INTERPRÈTE D'ANTOINE

Malgré les conseils de nombreux copains, je n'avais pas lu les albums des *Vieux Fourneaux*. Il faut dire que je ne suis pas un grand bédéphile.

Quand j'ai reçu le scénario, je ne savais donc pas grand-chose.

La lecture du script m'a immédiatement emballé. Comment résister à ces trois bonhommes ronchonners, burlesques, à la fois intrépides et casaniers, en déphasage total avec le monde d'aujourd'hui ?

J'étais d'autant plus enthousiasmé que l'histoire se passe dans le Sud-Ouest, la région où j'ai passé mon enfance, et que quelques scènes devaient même être tournées à Montauban, dans la clinique que mon frère a créée.

Comble de bonheur, les dialogues étaient du tonnerre et Pierre Richard et Eddy Mitchell étaient pressentis pour être mes partenaires ! Je n'avais jamais travaillé avec eux, mais, à en croire le vieil adage selon lequel les amis de mes amis sont mes amis, je subodorais un tournage délicieux.

Je me suis alors précipité sur la BD pour savoir à quoi ressemblait mon personnage d'Antoine, et si nous allions, lui et moi, pouvoir nous entendre. *(Rires)* J'ai été rassuré ! Sur le plan du caractère, on avait pas mal de points communs : il est chiant, il est speed, il a des colères subites, a un côté sale gosse, mais, dans le fond, est très gentil. C'est juste un mec un peu trop sensible qui se cramponne

aux valeurs de sa jeunesse. Sa personnalité collait bien à la mienne. Restait à lui ressembler physiquement. Côté stature, c'était plausible ; au niveau capillaire, un peu moins. On m'a demandé de me teindre les cheveux en blanc. Ce traitement ne leur a pas plu, la moitié est tombée. J'attends encore qu'ils repoussent ! Mais, passons ! J'ai adoré être Antoine.

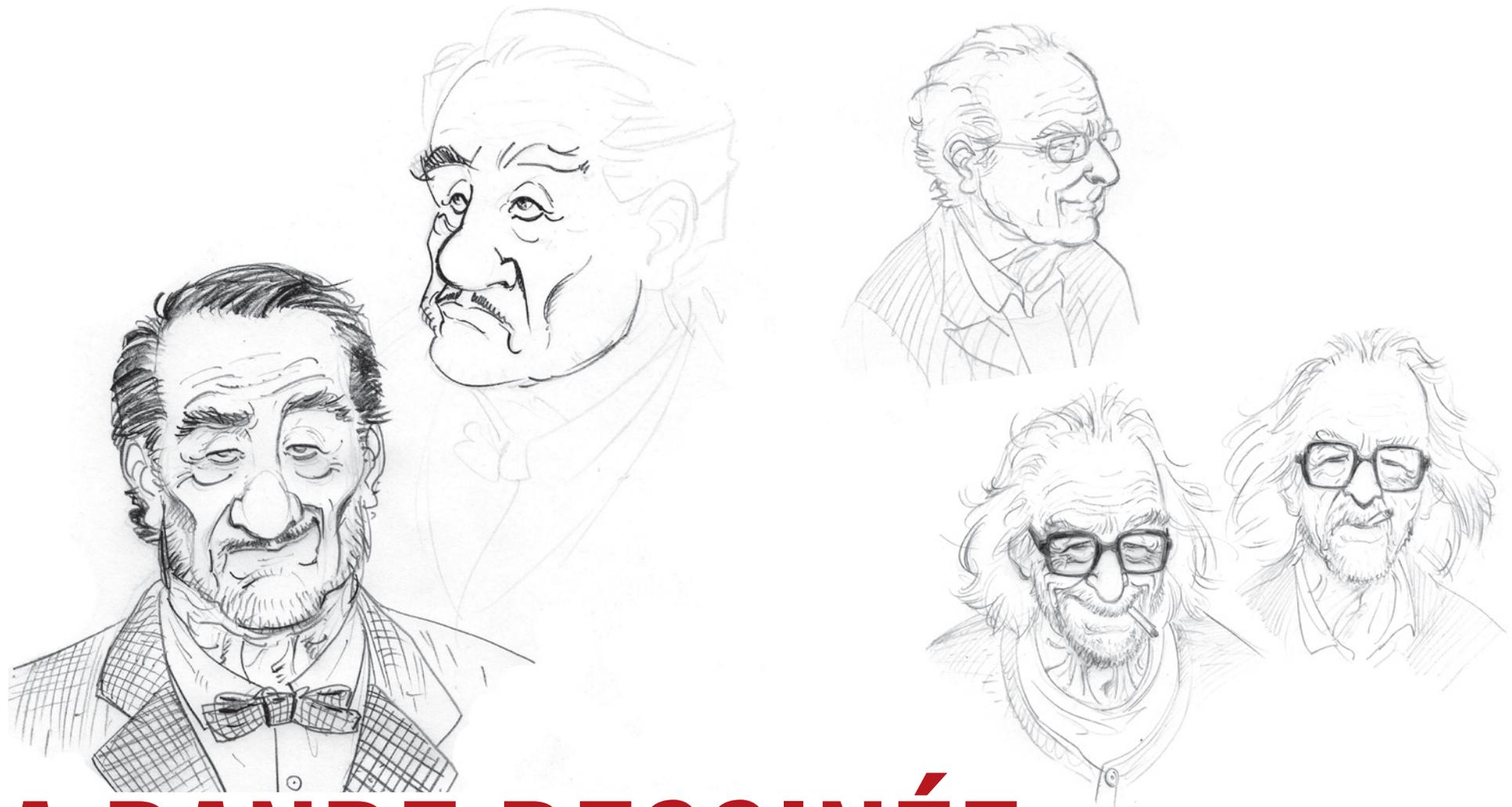
Jouer avec Pierre et Eddy a été une partie de plaisir. Chacun a d'emblée affiché de l'indulgence pour les petits trucs des deux autres : pour Pierre, son téléphone ; pour Eddy, l'optimisation de son confort ; et, pour moi, mes petits pense-bêtes. On s'est tout de suite très bien



entendus, malgré les différences dans nos méthodes de travail. Moi, sur un plateau, ayant besoin de beaucoup de concentration, je ne rigole pas. J'ai sans doute une rigueur un peu trop draconienne. Pierre, qui vient comme moi de la comédie, est aussi très rigoureux, mais comme il a un côté clown, il paraît plus cool. C'est un feu follet ! Quant à Eddy, il affiche une décontraction à toute épreuve, que Pierre et moi lui avons souvent enviée. C'est un seigneur ! Quand on joue, comme cela, dans une confiance et un respect mutuels, c'est le paradis. Il faut dire qu'on avait un réalisateur formidable, à la fois rigolard et très pointilleux, sachant toujours ce qu'il voulait, tout en nous laissant la bride sur le cou. On avait aussi Alice Pol, une partenaire de rêve. Un bijou de comédienne, à la fois bienveillante

et diablement habile. Elle devait jouer en même temps ma femme et ma fille. Ce n'était pas facile. Elle a été sensationnelle. À part le fait de se lever très tôt — 6 h 30, c'est difficile pour le théâtrique que je suis, qui émerge rarement avant 10 heures du matin —, à part aussi quelques scènes qui ont été assez épiques, comme celle où il a fallu courir vite, ce tournage a été comme une parenthèse enchantée. Quand je regarde ces *Vieux Fourneaux*, qui combinent romantisme, poésie, burlesque et drôlerie, dans une saveur langagière mitonnée à l'ancienne, j'ose avouer que je suis content.

Je n'ai pas de tournage en vue pour le moment, car les planches me rappellent pour un dialogue qui s'intitule *Hate Letters*. C'est un contre-pied à *Love Letters* qui avait été donné il y a quelques années, un échange épistolaire entre une femme et un homme qui se séparent dans le bruit, la mauvaise foi et la fureur. Je vais le jouer avec ma femme Maaïke Jansen, avec laquelle je ne m'étais pas monté sur scène depuis *Le Technicien*. Nous serons dirigés par Thomas Le Douarec. Début des festivités : janvier 2019. Je salive déjà.



LA BANDE DESSINÉE PHÉNOMÈNE

Qui a dit que la vieillesse était un naufrage ? Celui-là n'a sans doute pas lu *Les Vieux Fourneaux* ! Ni fréquenté Antoine, Mimile et Pierrot, les héros de cette série jubilatoire écrite par Wilfrid Lupano et dessinée par Paul Cauuet. Avec eux, la vieillesse est une fête. Mieux encore : c'est un feu d'artifice, un bouquet final qui n'en finit pas

de durer, une seconde jeunesse, un élixir de vie éternelle ! Être vieux, c'est encore ce qu'ils ont trouvé de mieux à faire pour s'occuper, faire la nique à la Camarde et, tant qu'à faire, emmerder le monde (une de leurs activités favorites, au sens figuré comme au sens propre, si l'on peut dire). Moyenne d'âge de leurs artères : entre 70 et

80 balais. Moyenne d'âge mental : beaucoup, beaucoup plus basse... Dans la vie, il y a ceux qui sont vieux avant l'heure et ceux qui passent leur temps à rajeunir. Nos trois héros (quoique le mot « héros » les ferait sans doute bien rigoler) appartiennent sans hésiter à cette seconde catégorie.



SAGA REVIGORANTE

Pour ceux qui n'auraient pas lu cette saga revigorante, rappelons que tout commence le jour où Lucette, l'épouse d'Antoine, quitte ce bas-monde sans crier gare. Branle-bas de combat chez Pierrot, qui enfile son plus beau costard (enfin, le seul qu'il possède), sort du coma sa vieille guimbarde (une insulte à l'écologie à elle toute seule) et file sortir Mimile de sa maison de retraite (bienvenue à la «résidence Meuricy»). Bien entendu, ils loupent la crémation. Panne de voiture, invoque Pierrot qui ne peut pas s'empêcher de faire le malin en demandant : «Y a de la gonzesse ?» Ensuite, c'est la

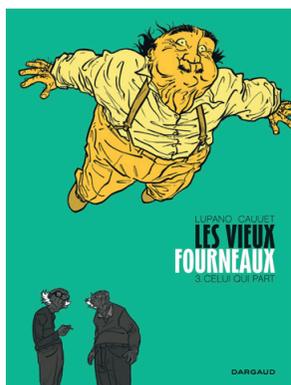
routine des réunions de famille et d'amis qui suivent ce genre d'événement. On bavarde, on boit un coup, on évoque la mémoire de la défunte, on rigole quand même (il faut bien), on règle quelques comptes avec ceux qui restent. La vie pourrait reprendre son cours, peinarde, entre nostalgie du bon vieux temps et souvenirs des quatre cents coups. Sauf qu'Antoine, convoqué chez le notaire, en sort avec un air furibard. Avant de s'engouffrer dans sa voiture avec, pour tout bagage, un fusil et sa mine des mauvais jours...

Inutile de s'appesantir sur le succès mérité de cette série originale, vendue à plus d'1,2 million d'exemplaires et récompensée par une flopée de prix en tout genre. Ou alors, un tout petit peu, histoire de rappeler que le scénario et le dessin rivalisent de talent et d'ingéniosité. Intrigues parfaites, dialogues impressionnants de finesse et de drôlerie (sans jamais tomber dans la facilité), personnages aussi attachants qu'inoubliables, le tout servi par un graphisme d'une justesse imparable, qui allie précision du trait, imagination dans la mise en scène et bonne humeur contagieuse.

ATTENTATS GÉRIATRIQUES

Mais avec leurs «Vieux Fourneaux», Lupano et Cauuet ne se sont pas contentés de signer une série hilarante, pittoresque et haute en couleur : à travers la passion militante de leurs trois lascars, ils donnent leur avis sur la marche du monde actuel (un peu de traviole, la marche), défendent quelques idées qui leur tiennent à cœur et rappellent au lecteur qu'on peut être drôle tout en disant des choses sérieuses (ou l'inverse). Et quand il s'agit de ruer dans les brancards, retraite ou pas, Antoine (ex-militant syndical inflexible chez Garan-Servier) et Pierrot (vieil anar indomptable) répondent

présent. Entre les « attentats gériatriques », les bonnes combines pour bloquer la porte d'une agence bancaire avec une simple allumette et les happenings de leur copain Jean-Chi (le bien nommé), ils savent faire. Dans *Les Vieux Fourneaux*, c'est toute la société d'aujourd'hui qui défile, entre utopies nouvelles et fléaux éternels, des altermondialistes aux ravages du néocolonialisme et des zones à défendre aux marchands de pesticides. Sans oublier cette manie des boulangers de vouloir nous fourguer des baguettes aux noms ridicules.



« ÇA BRÛLE ENCORE, DANS CE VIEUX FOURNEAU ! »

Bilan des quatre premiers tomes : de l'humour, de l'engagement (non, ce n'est pas un gros mot) et une bonne dose de tendresse. Mais pas seulement : pour raconter une bonne histoire, il faut aussi savoir titiller l'émotion du lecteur sans tomber dans le pathos racoleur, ce qui n'est pas donné à tout le monde. À ce petit jeu, les auteurs excellent. Et leurs trois gaillards, qui portent bien haut l'étendard de la révolte et de l'intégrité morale, n'ont pas toujours été à la hauteur de leurs belles idées, comme le révèle Sophie, la petite-fille d'Antoine, dans une scène poignante du troisième

tome. « J'ai déjà eu honte, dans ma vie, comme ça, en amateur, mais depuis deux jours, j'ai vraiment l'impression d'être passé professionnel », dit Pierrot à Antoine. « Pareil », lui répond celui-ci. Les êtres humains sont parfois bourrés de contradictions. C'est la vie. Et l'amour de la vie, justement, c'est ce qui définit le mieux cette belle épopée : alors, autant en profiter. Comme dirait Pierrot : « Ça brûle encore, dans ce vieux fourneau ! »

T. 1 *Ceux qui restent* (2014)

T. 2 *Bonnie and Pierrot* (2014)

T. 3 *Celui qui part* (2015)

T. 4 *La Magicienne* (2017)

T. 5 *Bons pour l'asile* (à paraître, novembre 2018)



LISTE ARTISTIQUE

PIERROT	PIERRE RICHARD
ÉMILE	EDDY MITCHELL
ANTOINE	ROLAND GIRAUD
SOPHIE/LUCETTE	ALICE POL
GARAN-SERVIER	HENRI GUYBET
BERTHE	MYRIAM BOYER
MARIE-AMÉLIE	MÉLIANE MARCAGGI
CAPUCINE	REBECCA AZAN
ALEXANDRE	ALAIN DUMAS



LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION
D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE PHÉNOMÈNE CRÉÉE PAR

SCÉNARIO
PRODUIT PAR

MUSIQUE ORIGINALE

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE

MONTAGE

PRODUCTEUR EXÉCUTIF

DIRECTEUR DE PRODUCTION

DÉCORS

COSTUMES

SON

UNE COPRODUCTION

AVEC LA PARTICIPATION DE

EN ASSOCIATION AVEC

AVEC LA PARTICIPATION DE

AVEC LE SOUTIEN DE

CHRISTOPHE DUTHURON

**WILFRID LUPANO ET PAUL CAUJET
AUX ÉDITIONS DARGAUD**

WILFRID LUPANO

CLÉMENT MISEREZ

MATTHIEU WARTER

SOPHIE TEPPER

CHRISTOPHE DUTHURON

YANNICK HUGNET

LAURENT MACHUEL - AFC

JEANNE KEF

DAVID GIORDANO

ANTONIO RODRIGUES

SEBASTIAN BIRCHLER

ADÉLAÏDE GOSSELIN

ANTOINE DEFLANDRE

VINCENT MONTROBERT

OLIVIER DÔ HÛ

RADAR FILMS / ÉGÉRIE PRODUCTIONS

GAUMONT / FRANCE 3 CINÉMA / DARGAUD MÉDIA

CANAL+ CINÉ+ ET FRANCE TÉLÉVISIONS

CINECAP

ENTOURAGE PICTURES

LA RÉGION OCCITANIE

DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

© 2017 Radar Films - Égérie Productions - Gaumont - France 3 Cinéma - Dargaud Média

©photos : Éric Travers

Illustrations © Lupano - Cauuet / Dargaud Benelux 2018

Numéro de Visa : 147 177 / Format Image : Scope / Format Son : Dolby 5.1 / Durée : 1h29